

les! Des âmes pliantes et mobiles, à peine responsables tant elles sont inconsistantes, qui ne savent ni résister ni vouloir, qui sont seulement entraînés au hasard du courant! Elles ne savent que jouir de tout ce qui est extérieur, de ce qui flatte leur mollesse ou de ce qui amuse leur frivolité.

Enroulées dans leur égoïsme, elles ne le soupçonnent même pas, et vous les étonneriez fort en leur révélant que Dante leur a trouvé une place dans son enfer!

Elles vivent comme les fleurs: profitant du soleil et de la pluie qui les fait embellir, bercées par la brise qui passe, ou effeuillées par le vent qui court, elles n'offrent aucune résistance aux rayons qui brûlent ou à la gélée qui tue.

Comme les fleurs elles sont jolies et gracieuses, elles réjouissent les yeux, mais elles disparaissent et il n'en reste rien!

Elles sont remplacées par d'autres qui les font oublier, comme la rose cueillie ce matin fait oublier celle d'hier qui se fane et qu'on jette sans regrets.

Pauvres petites ombres d'âmes! On les juge dès ce monde: "Bonne petite femme mais si insignifiante!" Et cet éloge même est exagéré, et je proteste, car si ces femmes ne sont pas méchantes, elles ne sont certainement pas bonnes.

La bonté suppose la bienfaisance, le dévouement, l'utilité, toutes choses ignorées de ces pauvres êtres dont les sentiments sont à fleur de cœur, comme leurs idées sont à fleur de tête.

Comme on voudrait les secouer pour les faire sortir de leur torpeur, on voudrait animer leur esprit, et essayer de leur faire voir leur rôle dans ce monde où le grand Maître a assigné à chacun sa place et sa tâche.

Peut-être, en essayant bien, parviendrait-on à leur faire comprendre que ce rôle ne peut jamais être celui de la femme qui vit égoïstement pour son seul plaisir.

Vrai, on pleurerait devant tous ces dons précieux gaspillés et détournés de leurs fins utiles.

Cette bonté, déposée en chacun, ne servira jamais ni à aider ni à consoler, ce charme et cette grâce sont au service d'une coquetterie

dangereuse, cette activité et cette santé se dépensent et s'épuisent en amusements futiles et en agitation fiévreuse.

Et le temps qu'elles perdent, heure par heure, jour par jour, année par année!... Si, à la fin de chacune, elles voulaient trouver une œuvre qui comptât, le pourraient-elles et la plus sérieuse ne serait-elle pas les séances chez la couturière?... ou bien seraient-ce les courses dans les magasins, les corvées mondaines et la lecture des derniers romans? Et en cela je les flatte; celles dont je parle ne lisent pas... même des romans! !

Eh bien, même la femme qui n'est ni épouse, ni mère, n'a le droit de vivre ainsi, et jamais les autres, celles qui ont compris leur mission, ne protesteront trop énergiquement contre ces êtres inutiles.

Et si un devoir sérieux incombe aux mères, c'est de former des femmes qui ne deviendront jamais de pareilles nullités.

Mettons dans leur tête un peu de réflexion et de bon sens, dans leur cœur, beaucoup d'amour et l'occasion d'exercer leur bonté. Donnons un but utile à leur activité et à leur force physique, enfin, empêchons nos petites filles de devenir des petites marionnettes qui attendent qu'on tire les ficelles pour se mouvoir et agir.

Quand elles sauront penser, aimer, s'oublier et vouloir, nous en aurons fait des femmes, de vraies femmes! Et quand toutes les Canadiennes seront de vraies femmes, nous aurons le droit d'espérer que notre pays devienne un grand pays!

Danielle Aubry

Au Cimetière

On lit dans le journal d'Eugénie de Guérin (7 avril 1838):

D'où diriez-vous que je viens, ma chère Marie? Oh! vous ne devinez pas: de me chauffer au soleil dans un cimetière. Lugubre foyer si l'on veut, mais où l'on se trouve au milieu de sa parenté. Là j'étais avec mon grand-père, des oncles, des aïeux, une foule de morts aimés. Il n'y manquait que ma mère qui, hélas! repose un peu loin d'ici. Mais pourquoi me trouvais-je là? Me

croyez-vous amante des tombeaux? Pas plus qu'une autre ma chère. C'est que je suis allée me confesser ce matin; et comme il y avait du monde, et que j'avais froid à l'église, je suis sortie et me suis assise au soleil dans le cimetière; et là les réflexions sont venues, et les pensées vers l'autre monde et le compte qu'on rend à Dieu. Le bon livre d'examen qu'un tombe! Comme on y lit des vérités, comme on y trouve des lumières! Comme les illusions, les rêves de la vie s'y dissipent, et tous les enchantements! Au sortir de là, le monde est jugé, on y tient moins.

Le pied sur une tombe, on tient moins à la terre

Il n'est pas de danseuse qui ne quittât sa robe de bal et sa guirlande de fleurs, pas de jeune fille qui n'oublât sa beauté, personne qui ne revint meilleur de cette terre des morts...

Le manque d'espace nous force à remettre au numéro prochain la critique des "Nouvelles Etudes canadiennes-françaises", de Charles abder Halden, "Montcalm", au Monument National, et autres articles.

Il faudra, quand je serai morte

Il faudra, quand je serai morte,
Que tu me creuses mon tombeau
Etroit, coquet comme un berceau
Et que ta main seule m'y porte.

Pour faire douillette ma couche,
Prends tes lettres dans mon coffret,
Prends et dépose ton portrait
Entre mes mains et sur ma bouche.

Pas de colonne renversée,
Mais que mon corps enseveli
Ait, pour se sauver de l'oubli,
Un souvenir dans ta pensée.

Au lieu d'un cippe qui surplombe,
Plante partout sur moi des fleurs:
L'aube, au moins, versera des pleurs
Dans leur calice, sur ma tombe.

Au printemps, apporte des roses
D'un modeste rosier de mai;
Beaucoup d'air est résumé
Dans l'offre des plus simples choses.

L'hiver, plante des chrysanthèmes
Qui s'éparpillent comme un glas,
Et qui laissent pleurer tout bas
Leur panache en pétales bleues.

Rien qu'une plante délicate,
Ephémère comme un regret,
Et pour que je dome en secret:
Point d'épitaphe et point de date

Charles Poisson